

Edward Abbey

UN FOU
ORDINAIRE

Traduit de l'américain
par Jacques Mailhos



Gallmeister

Préface

UNE PARTIE DU TEXTE INTITULÉ “En marchant dans les montagnes du désert” fut lue lors de la quatrième Conférence Belkin annuelle à l’Université de San Diego, Californie (UCSD), en avril 1982. Une version abrégée en fut ensuite publiée en 1983 dans la revue *GEO*. Je voudrais remercier ici le conseil d’administration de l’UCSD et la direction de *GEO* d’avoir permis ici la publication de ce texte dans son intégralité.

Une partie du récit intitulé “Rendez-vous à la rivière” fut d’abord publiée dans le numéro d’automne 1983 de la revue *Outside*; là encore, je remercie l’éditeur de m’avoir permis de le republier.

Les autres récits de ce livre furent d’abord publiés au cours des années 1970 en tant que textes d’accompagnement de beaux livres de photographies grand format. Pour la plupart, ces livres étaient chers (l’un d’eux se vendait en librairie pour la ronde et rondelette somme de 100 \$). Mes ennemis pouvaient toujours se les offrir; mes amis, rarement. À l’exception de *The Hidden Canyon* et *Cactus Country*, ils sont aujourd’hui tous épuisés et introuvables. Ces raisons m’ont semblées suffisantes pour justifier que je reprenne et réunisse de nouveau ceux qui me paraissaient être les chapitres les plus intéressants de ces livres.

Sur la foi de ma propre expérience et de celle de quelques autres, je pense par ailleurs que presque personne ne se casse la tête à lire les textes des beaux livres illustrés. S’il est peut-être vrai que, comme l’a dit Confucius, un mot vaut mille images (si je ne

UN FOU ORDINAIRE

me trompe), il est également vrai qu'une prose ordinaire a du mal à s'imposer à côté d'œuvres de photographes aussi brillants que John Blaustein, Erns Haas, Philip Hyde ou David Muench. Pourtant, mes mots étaient écrits pour qu'on les voie, qu'on les ingère, qu'on les digère mentalement. Comme tout auteur, je préfère être lu que mort ; comme tout écrivain sérieux, je préfère être mort que pas lu*. Je prends donc la liberté d'offrir au public ces textes choisis, sous une forme en quelque sorte libérée, débarrassés de la concurrence de photos panoramiques réalistes, colorées et brillantes, en pleine page, contre laquelle la simple prose peine à se faire entendre.

Le lecteur remarquera que la plupart de ces textes parlent d'une manière ou d'une autre du désert. Même le dernier, qui est le récit de la descente d'une rivière sur la Pente Nord de l'Alaska, a pour sujet essentiel une région que les géographes classent, du fait de la faiblesse de ses précipitations, dans la catégorie des "déserts arctiques". L'accent mis sur les régions arides d'Amérique n'est pas un accident.

Le problème commença à se faire sentir il y a seize ans, lorsque j'ai publié un récit personnel intitulé *Désert solitaire*. Je l'avais écrit en 1966-1967, au cours d'une année d'errance entre Las Vegas, Hoboken, les Everglades et la Vallée de la Mort. Ses derniers chapitres furent écrits dans le recoin d'un bar faisant fonction de maison close légale à Ash Meadows, dans le Nevada, où j'attendais chaque jour avec mon petit car scolaire jaune (c'était moi le chauffeur) d'aller prendre les enfants du collègue de Shoshone pour les reconduire dans leur village de Furnace Creek, dans la Vallée de la Mort. En les attendant, j'écrivais. Une jeune

* *Id rather be read than dead [...] Id rather be dead than not read.* Abbey joue ici sur l'homophonie "read" / lu – "red" / rouge pour reprendre le célèbre slogan de la guerre froide : "Rather red than dead" (et l'inverse) : "Plutôt rouge que mort" (et l'inverse). (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

PRÉFACE

thérapeute sexuelle – le terme de “putain” me semble bien trop rude – pleine de douceur m’aida pour les mots compliqués et certaines autres questions techniques, ce que le fisc américain reconnut comme participant à un travail de recherche déductible des impôts. Nous postâmes le manuscrit pour New York, au tarif livre, et, par une sombre nuit de janvier 1968, au plus noir de l’hiver, dans une ruelle déserte, *Solitaire* fut libéré de sa cage et lâché sur un public qui ne s’y attendait pas.

Et il ne se passa rien.

L’éditeur laissa le premier tirage s’épuiser, puis, moins d’un an plus tard, mon petit livre décéda de mort naturelle. Nullement surpris par la chose, j’allai me trouver du boulot comme guetteur de feu sur le North Rim, dans le Grand Canyon, et continuai à travailler pour vivre.

Trois ans plus tard, cependant, *Désert solitaire* fut exhumé et ramené à la vie en format de poche, avatar sous lequel il allait connaître une existence modeste mais durable, creusant son chemin d’année en année à environ deux pieds* sous terre, comme une taupe aveugle et séditieuse. Après 1972, je n’eus plus jamais à me faire suer une seule journée dans un travail honnête.

Comment expliquer ce genre de phénomène étrange ? Qui sait ? Moi-même, je n’aime pas trop ce livre ; votre serviteur juge en effet que *Good News*, *Abbey’s Road* et *Down the River*** sont de meilleurs livres : plus vivants, plus drôles, plus profondément ressentis, plus riches d’ambiguïtés et plus malignement construits. Mais qui peut bien se soucier de cela à part l’auteur lui-même ? Ce pauvre scribouillard n’a qu’à continuer à se noyer tout seul dans son illusion. Si vous avez envie de lire de vraies *bonnes* interprétations de l’expérience du désert américain, je vous

* Les unités de mesure américaines sont conservées : un pouce correspond à environ 2,5 cm ; un pied à 30,5 cm ; un yard à 0,9 m et un mile à 1,6 km.

** Encore inédits en français.

UN FOU ORDINAIRE

recommande les œuvres de Colin Fletcher, Ann Zwinger, Barry Lopez, Rob Schultheis, Ruth Kirk, Edmund Jaeger et Peggy Larson, ainsi que les textes désormais classiques de Powell, Dutton, Van Dyke, Austin et Krutch.

Personne, à ma connaissance, n'a encore tenté de faire entrer le désert américain dans la fiction, c'est-à-dire de placer le désert lui-même – paysage, lumière, air, habitants primordiaux – dans le rôle de personnage principal d'un roman. C'est probablement impossible*. Pour ce qui me concerne, entraîné comme je le fus il y a seize ans dans mes errances désertiques, je n'ai plus l'intention d'écrire quoi que ce soit d'autre sur un sujet aussi stérile et désolé. Cet ouvrage sera mon dernier livre "écrit sur le sable". Plus jamais je ne vandaliserai la pente vierge d'une dune avec mon inopportune signature. Je n'ai rien de nouveau à dire sur les vautours, le roc, les scorpions, les insectes, les alcalins, le silence, la mort ou la sphinxienne roche Medusa qui attend les imprudents au bout, au fond, au bout du fond de l'ultime cul-de-sac de Skeleton Gulch. Je passe le flambeau à d'autres voix, plus jeunes et plus optimistes.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas nécessaire de lire un livre pour apprécier nos étranges déserts de l'Ouest. En fait, il est même préférable, me semble-t-il, d'entrer d'abord dans le désert avec un esprit propre et clair, vierge de toute idée préconçue. Si vous le pouvez. Vous aurez ensuite tout loisir pour comparer à votre guise vos aventures et votre expérience avec celles des autres, telles qu'ils les ont transcrites dans leurs livres.

Le désert américain demeure fort heureusement ouvert à tous, et fait encore largement partie de notre domaine public. Pas

* C'est pourtant, pourrait-on avancer – et démontrer, mais ce serait trop long pour une note de bas de page –, ce qu'Abbey lui-même avait réussi en 1975 avec *Le Gang de la Clef à Molette* (Gallmeister, 2006), puis réussira de nouveau en 1988 avec *Le Retour du Gang de la Clef à Molette* (Gallmeister, 2007).

PRÉFACE

besoin de passeport, pas besoin d'examen, pas besoin d'équipement spécial, pas besoin de formation particulière. Voyager dans les espaces sauvages est le plaisir le plus libre, le moins cher et le plus démocratique qui soit. Toute personne dotée de deux jambes et pouvant s'offrir une paire de rangers d'occasion (17,95 \$) peut y entrer. Vous ne verrez jamais de panneau PROPRIÉTÉ PRIVÉE, DÉFENSE D'ENTRER au milieu de l'au-delà de nulle part.

Vous préférerez peut-être commencer par vous faire une idée générale de la région en la survolant en avion, en la longeant en voiture, ou en prenant votre billet pour descendre en rafting telle ou telle rivière. Mais pour aller au-delà de cette expérience superficielle, bidimensionnelle et strictement esthétique, vous devrez, un jour ou l'autre, tourner le dos aux moyens de transport mécaniques et vous lancer dans ce monde de roc, de cactus et de montagnes interdites à pied. (Un cheval peut faire l'affaire, mais il vous compliquera la vie ; les chevaux sont des créatures très délicates, très sensibles, très farouches.) Si vous souhaitez connaître, sentir et vivre le désert, et non pas seulement l'admirer comme le font les touristes et les critiques d'art, il vous faudra lever le cul de votre chaise et arpenter debout comme un homme, seul ou avec un ami, la palpitante, la primale liberté de ces immensités démocratiques. Vous ne comprendrez jamais le sens secret du mot *liberté* tant que vous ne l'aurez pas fait.

Cette question du muscle et de la volonté d'un côté contre les moteurs et l'argent de l'autre est aujourd'hui encore une question douloureuse pour certains. Comme d'autres conservateurs en matière de nature, je me suis vu taxé d'"élitisme" par ceux qui pensent que leur appartenance aux catégories de revenus supérieurs leur donne le droit de conduire leurs Jeeps, Blazers, Broncos et Winnebagos partout et n'importe où. C'est l'inverse qui est vrai : n'importe quel traîne-savates ou pue-la-sueur ayant suffisamment d'argent dans son jean pour se payer un ghetto-blaster peut s'offrir à la place un sac à dos, un duvet et un billet

UN FOU ORDINAIRE

de car pour Yellowstone. Mais seuls les riches – les membres de l'élite financière – peuvent s'offrir les véhicules tout-terrain hors de prix nécessaires pour s'aventurer dans le désert. Les machines sont dominatrices, exclusives, destructrices et coûteuses ; ce sont elles, et leurs servants, qui finiraient par nous priver de l'accès aux espaces sauvages. Environ 98 % de la superficie des États-Unis (hors Alaska et Hawaï) appartiennent déjà au métal lourd et à l'équipement lourd. Sauvons nos 2 % restants – les 2 % qui nous sauveront. Ou, mieux encore, étendons, récupérons et restituons bien plus d'étendues sauvages américaines originelles. Environ 50 % me semblerait un compromis à la fois juste et raisonnable. Nous en avons trop cédé trop facilement. Il est temps de commencer à faire reculer le béton et l'acier avant que notre pays entier, avant que la planète entière, ne soient plus qu'un vaste ghetto high-tech fumant, puant et surpeuplé. Les grands espaces étaient le patrimoine fondamental des États-Unis ; la liberté de la nature sauvage pourrait bien être encore le but central de notre aventure nationale.

Ce n'est là, bien sûr, que l'opinion d'un homme. Mais je la soupçonne d'être partagée par environ cent millions, ou plus, de mes compatriotes.

Dix-sept ans après avoir écrit *Désert solitaire*, je ne vois aucune raison valable pour modifier ma position sur la controverse majeure qui fut déclenchée intentionnellement, avec préméditation, par ce livre délibérément subversif. Mon seul regret est qu'il était trop poli, trop gentil et trop doux.

Depuis, le mauvais est devenu pire et le bon est toujours sur la défensive. L'Arches National Monument, par exemple, a été travesti en Arches National Park et n'est plus qu'un diorama statique que l'on regarde derrière une vitrine. L'industrie minière a défiguré et transformé la bonne vieille communauté de ranchers et de fermiers de Moab, dans l'Utah, en un bidonville industrialo-commercial comme il s'en trouve partout. La mafia

PRÉFACE

du nucléaire civil et militaire tente d'implanter une décharge de déchets radioactifs au cœur du pays des canyons. En ce moment même, on exploite l'uranium autour des affluents du Nord-Ouest du Grand Canyon – l'unique Grand Canyon de notre planète. Par exemple. En fait et en bref et en somme, c'est l'Ouest américain – propriété de tous les Américains, habitat des choses sauvages, dernière place forte des derniers Danseurs fantômes – dans son ensemble qui subit à l'heure actuelle une attaque massive de la part des armées industrielles du Gouvernement et de la Cupidité.

Nous n'avons plus besoin de mots sur ce sujet. Nous avons besoin de héros. Et d'héroïnes. D'environ un million de héros et d'héroïnes. Un seul acte de bravoure vaut un millier de livres. Sentiment sans action n'est que ruine de l'âme. Ou, comme un vieil ami à moi l'a dit un jour :

*S'il est une chose que je regrette, c'est de m'être bien tenu.
Quel diable a pu me prendre que je me tienne si bien ?*

Cessons là. Tout ce que je peux faire, maintenant, c'est offrir une ultime prière aux jeunes, aux braves, aux énervés, aux en-quête, aux égarés.

Au-delà du mur de la ville irréaliste, au-delà des enceintes de sécurité coiffées de fil de fer barbelé et de tessons de bouteille, au-delà des périphériques d'asphalte à huit voies, au-delà des berges bétonnées de nos rivières temporairement barrées et mutilées, au-delà de la peste des mensonges qui empoisonnent l'atmosphère, il est un autre monde qui vous attend. C'est l'antique et authentique monde des déserts, des montagnes, des forêts, des îles, des rivages et des plaines. Allez-y. Vivez-y. Marchez doucement et sans bruit jusqu'en son cœur. Alors...

Puissent vos sentes être légères, solitaires, minérales, étroites, sinueuses et seulement un peu en pente contraire. Puisse le vent apporter de la pluie pour remplir les marmites de grès lisse qui se

UN FOU ORDINAIRE

trouvent à quatorze miles derrière la crête bleue que vous apercevez au loin. Puisse le chien de Dieu chanter sa sérénade à votre feu de camp, puisse le serpent à sonnette et la chouette effraie vous distraire dans votre rêverie, puis le Grand Soleil éblouir vos yeux le jour et la Grande Ourse vous bercer la nuit.

EDWARD ABBEY
Oracle, Arizona
Octobre 1983